

de nos compatriotes qui errent à l'étranger et y dé- pensent des forces et une intelligence dont nous avons si grand besoin. Nouveaux enfants prodiges, le mal- heur des temps les force à revenir à nous aujourd'hui : efforçons-nous donc de ne pas leur faire regretter les *oignons d'Egypte*. Faisons même pour eux ce que l'on n'a pas cru devoir faire pour ces généreux enfants, fidèles à l'amour de la patrie, que nous avons vus sur- monter tant de difficultés pour ouvrir les Bois-Francis, et montrer à tous la route si bien connue maintenant des cantons de l'Est.

Abbé C. TRUELLE.

LES GENS QUI POSENT

UN TRAVERS BIEN HUMAIN

Poser, dans le sens que nous lui donnons ici, est en- core un mot emprunté à la langue des artistes, qui a déjà fourni tant de nouvelles et pittoresques expres- sions.

Napoléon Landais définit ainsi le mot poser :

"On dit d'une personne qu'elle pose, qu'elle pose tou- jours, lorsqu'elle se croit obligée de conserver une attitude soit affectée, soit naturelle, de manière à produire ou à ne pas donner prise contre elle."

— Tout le monde pose, ou a posé plus ou moins à certains moments de sa vie.

Il y a des gens qui posent toujours.

* *

Généralement on pose à ce qu'on n'est pas, ou l'on exagère ce qu'on est.

L'avare vous prouvera clair comme le jour qu'il dé- pense beaucoup trop, et le prodigue se vantera de son économie.

— Mes moyens ne me permettent pas de consacrer \$2,000 à telle dépense, vous dira le millionnaire, avec une fausse humilité. Son voisin, qui n'a rien, parlera de ces \$2,000 comme d'une bagatelle.

J'ai connu un jeune homme fort sage, fort rangé, propre et minutieux comme un bureaucrate, et timide comme une jeune fille qui n'a jamais été en pension. Sa manie est de passer pour un mauvais sujet.

Chaque fois que ses amis ont un service à lui de- mander, ils ne manquent jamais de l'aborder en lui reprochant sa mauvaises conduite et le dérèglement de ses mœurs.

"Tu es trop compromettant, neus ne sortirons plus avec toi !" lui disent effrontément les plus flatteurs.

Alors, sa figure s'épanouit, et sur la feinte modestie avec laquelle il repousse les accusations, on voit percer l'orgueil et la joie.

A l'entendre, le rhum n'a goût de rien, le punch est toujours trop faible, et le tabac trop doux ; et ce- pendant, il est incapable de rien prendre sans se rendre malade.

Bref, il pourrait être *rosière*, dans son sexe, et il pose pour le mauvais sujet !...

LES SPÉCIALISTES DE LA POSE

Pour classer, diviser, subdiviser et décrire les nom- breuses variétés de gens qui posent, il faudrait un nouveau Buffon : encore y perdrait-il son français.

Il y en a qui, dans la pose, descendent aux spéciali- tés les plus minimes.

Un individu, que l'on m'a montré, est vraiment ori- ginal, dans son genre. La nature l'a doué d'un nez fort bien fait, terminé par deux narines, minces et mobiles. Dès qu'il s'aperçoit qu'une femme le regarde, il feint d'éprouver quelque vive émotion, — tendresse ou colère, haine ou pitié, — et les bienheureuses narines de palpiter, comme les ouïes d'un poisson qu'une main cruelle vient d'arracher à son humide élément... Ce monsieur pose pour les narines.

UN CLASSEMENT DIFFICILE

S'il était possible de classer d'une manière satisfac- sante les divers genres de poses, voici les principales catégories que j'établirais :

L'homme sérieux ;

L'homme d'esprit ;

L'homme à la mode ;

Le riveur ;

L'homme à bonne fortune ;

Et l'homme fort. Cette dernière catégorie appartient particulièrement à la campagne et aux petites villes.

Quant aux femmes, les divisions sont encore plus difficiles à établir :

Il y a la bonne mère ;

La femme de ménage ;

La femme d'esprit ;

Le bas bleu ;

La femme romanesque ;

La femme à la mode ;

Pour les subdivisions, le nombre s'étend à l'infini.

L'HOMME SÉRIEUX

Arrêtons-nous aujourd'hui au *type* qui pose pour l'homme sérieux.

L'homme sérieux à lui seul fournirait 365 articles, à raison d'un par subdivision.

Notez bien que je commence par mettre de côté les gens véritablement sérieux, c'est à-dire, non seulement les savants et les génies de toute espèce, mais auss les individus ayant des occupations réelles, utiles à eux-mêmes ou à la société.

L'homme sérieux dont je parle ici, c'est le grand homme à l'air rogue et prétentieux, tout de noir ha- billé, comme le page de Marlborough, en habit dès le matin, la tête toujours emprisonnée entre deux poin- tes empesées qui semblent collées sur des favoris dont la symétrie ferait honte à la bordure de buis la mieux taillée.

Il marche tout d'une pièce et s'emporterait les lèvres avec les dents, plutôt que de compromettre sa dignité d'emprunt par un éclat de rire.

— J'espère que vous allez danser une polka ou un quadrille, monsieur Sérieumann ! lui dit de sa voix la plus gracieuse une pauvre maîtresse de maison en quête de danseurs.

— Je ne danse jamais, madame, répond M. Sérieu- mann, du bout des lèvres, et son regard étonné semble dire :

Comment pouvez-vous m'adresser cette question N'est-il pas écrit sur ma physionomie, dans mon main- tien, que j'ai des choses trop sérieuses en tête pour m'occuper de pareilles futilités ? Que deviendraient l'Europe et l'Amérique si je perdais mon temps dans de frivoles amusements ?

Puis il va s'asseoir à une table de whist, — car il est reconnu qu'un homme sérieux peut et doit jouer au whist.

Que fait ce jeune homme si grave, si austère, si avare de son temps et de ses paroles ?

— Rien.

— Qu'a-t-il fait jusqu'ici ?

— Rien.

— Que sait-il ?

— Rien.

C'est un homme sérieux.

Et presque toujours, il se trouve quelqu'un qu ajoute :

C'est un homme qui fera son chemin.

Cette dernière réflexion est généralement juste. Un brevet d'homme sérieux est une sorte de diplôme d'aspirant à certaines fonctions gouvernementales.

Cette nombreuse catégorie d'hommes sérieux forme une pépinière dans laquelle les gouvernements et les papas des filles à marier viennent, de temps à autre, chercher quelques plants.

On prend d'habitude, non pas les meilleurs, mais les mieux *famés*, c'est à-dire ceux que leur fortune, leurs relations et leurs protections ont élevés au-dessus des autres.

* *

Jadis, on ne visait guère à l'homme sérieux qu'à partir de trente ans.

Maintenant, on commence à dix-sept ou dix-huit ans ; la jeunesse actuelle est si précoce !

PREMIÈRE SAINTE AMÉRICAINE

Des recherches très actives sont à se faire actuelle- ment, afin de collectionner tous les faits et documents qui permettront de travailler à la canonisation du pre- mier sujet américain. Le Rév. P. S. McHale, président de l'université de Niagara, a reçu de Rome l'autorité de commencer les démarches préliminaires à la béatification de la Mère Elisabeth Seton, qui fonda aux Etats-Unis l'ordre des Sœurs de la Cha- rité.

Elisabeth-Ann Seton était la fille du Dr Richard Bailey, un des médecins les plus en renommée du temps, dans New-York. Il fut pendant de longues an- nées officier de santé du port, et mourut le 17 août 1801, âgé de soixante-six ans. Son corps repose dans le vieux cimetière de port Richmond, R. I.

Mlle Bailey se maria en 1799, à W.-M. Seton, qui appartenait à une vieille et respectable famille écos- saise. De cette union naquirent quatre enfants. M. Seton mourut en Italie, le 21 décembre 1803, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérêt de sa santé et la veuve retourna à New-York, où elle ouvrit une école pour subvenir aux besoins de sa fa- mille. Elle se convertit à la foi catholique, en 1805, et quatre ans plus tard, elle venait demeurer à Balti- more.



C'est à ce dernier endroit qu'elle conçut l'idée de fonder une communauté religieuse, qui se dévouerait spécialement aux femmes et aux enfants. Grâce à la générosité d'un autre converti, le Rév. Francis Cooper, elle put acheter une ferme, à Emmitsburg, Ind., et là, adoptant les règlements de la St-Vincent de Paul, en vogue en France avant la révolution, elle fonda, en 1810, l'ordre des Sœurs de la Charité. Dès cet humble début, la communauté n'a cessé de progresser et de prospérer, jusqu'à ce jour, où elle passe aujour- d'hui aux Etats-Unis pour l'une des communautés les plus importantes du pays. Deux de ses filles entrèrent aussi dans l'ordre.

Feu l'archevêque Bailey, de Baltimore, était son neveu, et le Très Rév. Robert Seton, de Jersey City, le premier Américain qui fut honoré par le Pape de la dignité de prélat, était son petit-fils. La Mère Seton mourut à Emmitsburg, le 4 janvier 1821.

